

Parmi les films récents

Léon Morin prêtre et El Cid

Numéro 28, février 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52030ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1962). Compte rendu de [Parmi les films récents : *Léon Morin prêtre et El Cid*]. *Séquences*, (28), 36–36.



LÉON MORIN
PRÊTRE

LÉON MORIN, PRÊTRE

Fr. 1961 — *Réal. et scén.* Jean-Pierre Melville — *Phot.* Henri Decae — *Int.* Jean-Paul Belmondo, Emmanuelle Riva, Irène Tunc, Marielle Gozzi.

S'il repose le problème de l'adaptation, ce film le résout du même coup. Devant les images de Léon Morin, prêtre, images expressives, contrastées, équilibrées, devant l'agencement de ces images par un montage précis, parfaitement adapté au but poursuivi, on ne pense pas longtemps au livre-source. Melville a fait du sujet son oeuvre ; il l'a replacé dans le cadre de l'époque, en a défini les personnages par des touches à peine perceptibles. Le prêtre Morin et la tourmentée Barney se font face et affrontent les problèmes essentiels. La foi, qui est don de Dieu, mais qui est en même temps dure conquête, montre ses exigences. Tout n'est pas dit, mais ce qui l'est est important. Le plus surprenant est que cette intuition soit le fait d'un réalisateur qui se dit athée. Bien sûr, le prêtre semble agir imprudemment ; bien sûr, la conversion de la femme peut paraître trouble. Mais l'essentiel est là : Dieu passe par les moyens de l'homme pour se donner aux hommes. Qu'un homme, qu'un film lais-

se transparaître la vérité sans y mettre trop écran, n'est-ce pas déjà beaucoup ? L'intuition artistique est souvent plus révélatrice que l'orthodoxie malhabile. R.C.B.

EL CID

Américain 1961 — *Réal.* Anthony Mann — *Scén.* Frederic Frank et Philip Yordan — *Phot.* Robert Krasker — *Mus.* Miklos Rosza — *Int.* Charlton Heston, Sophia Loren, Raf Vallone, Genevieve Page, John Fraser, Herbert Lom, Frank Thring.

Si l'on tente de définir l'épopée d'après les oeuvres les plus exemplaires du genre, en l'occurrence l'Illiade et l'Odyssée, on peut dire qu'elle est un long poème lyrique sur un sujet historique que la légende a amplifié et fait sortir en quelque sorte de cadres de la vraisemblance psychologique. L'épopée est donc essentiellement l'objet d'une transmutation poétique, c'est l'exaltation de mythes humains collectifs. Le mythe du Cid se prêtait mieux que tout autre au long poème cinématographique et Anthony Mann, passé maître dans la réalisation de westerns dont le rythme à lui seul mérite qu'on le regarde, était un des rares réalisateurs américains à pouvoir s'aventurer dans une telle affaire sans trop de risques

PARMI LES FILMS RÉCENTS

d'échec. Pour être rythmé, *El Cid* l'est merveilleusement : le film respire et le spectateur du même coup, un temps de repos suit habituellement un temps d'action violente (seule parfois la musique bébête de Rosza nous empêche de reprendre notre souffle, je devrais dire plutôt nous met à bout de nerfs). Et ce qui fait précisément la valeur des scènes homériques de la fin, où sous nos yeux défilent armées après armées, tient à l'alternance entre les périodes de bataille et celle d'anxiété et d'attente de la part des soldats du Cid tapis dans leur forteresse. Le manque de rythme a assassiné *King of Kings* mais sa présence constante dans *El Cid* est l'élément primordial de la réussite du film.

El Cid n'a pas que des qualités. Je ne parlerai toutefois pas de ses défauts, non pas que je les ignore ou que je veuille excuser le grand Anthony Mann mais parce que je trouve plus profitable de faire une critique positive de ce film qui appartient à un genre bien particulier de cinéma, genre renié — souvent avec raison — par une grande partie du public. A l'encontre de *Ben Hur*, *Spartacus* et *King of Kings*, *El Cid* est un film d'auteur, un film qui, malgré une peste d'acteurs et quelques scènes fades, appartient à Anthony Mann comme *Exodus* appartenait à Preminger. J. P. L.